

Le Docteur J. J. G. TRICOT-ROYER,
Maître de Conférences à la Faculté de Médecine.
1875-1951

Au moment de retracer une vie toute dévouée au travail et à la science comme fut celle de mon vénéré Maître, je m'aperçois combien il m'est difficile sous le coup de la profonde tristesse qui m'étreint, de confier à la plume ce que mon cœur ressent et voudrait exprimer.

C'est le vendredi 6 juillet 1951, aux premières lueurs de l'aube, que s'est éteint tout doucement J. J. G. Tricot à Poederlee, petit village perdu au fond de la Campine anversoise.

De tous les coins du pays, des collègues, des élèves, des amis, vinrent nombreux saluer sa dépouille mortelle. Et tandis que l'Université Catholique de Louvain, la Fédération Médicale Belge, le Cercle Médical de la province d'Anvers, la Société Internationale d'Histoire de la Médecine et le Scalpel, lui apportèrent par la voix de leurs délégués l'hommage ému de l'estime et de la reconnaissance qu'ils avaient tenu à lui témoigner une dernière fois, les images des vertus qui avaient fait l'honneur de toute sa vie, accompagnèrent ses cendres jusqu'à son dernier séjour comme elles vinrent s'associer dans nos esprits aux souvenirs qu'il y a laissés.

La mort de Joseph Tricot-Royer, sans être inattendue, a surpris cependant ceux qui l'avaient encore vu quelques semaines auparavant au bureau de son journal, dépouiller sa correspondance et contrôler la Rédaction avec sa ponctualité devenue légendaire. Depuis un mois toutefois, un affaiblissement du cœur lui rendit la marche malaisée et ses familiers lui déconseillèrent le long déplacement hebdomadaire de Poederlee à Bruxelles. Comme ses « Paillettes d'Histoire » parvenaient régulièrement au journal, ses amis caressèrent malgré tout l'espoir d'entendre encore résonner dans l'escalier du « Scalpel » le bruit de son pas, annonciateur de son rétablissement. Ce timide espoir fut déçu. Car si au fond de sa retraite, Joseph Tricot-Royer continua à assumer les charges de son activité et qu'il fut de ceux dont avec le poète Shelley on peut dire « The joy of soul is in doing » (la joie de leur âme

est dans l'action), le travail et l'âge avaient fini par miner sa forte constitution. Il dut s'aliter et ses forces déclinant alors rapidement, nous le vîmes s'éteindre tout doucement au milieu de la sollicitude des siens et de ses amis sans que les affres de la souffrance vinssent ternir son visage resté serein au terme d'une vie bien remplie. Ainsi lui furent évitées la tristesse des infirmités de l'âge et la douleur des lendemains sans espoir.

Si les hasards de la vie le firent naître à Vilvorde le 20 septembre 1875, ce fut cependant un enfant de la campagne anversoise, car c'est à Poederlee qu'il passa sa première jeunesse et qu'il parcourait avec les enfants de son village une contrée encore sauvage à l'époque et où d'immenses sapinières alternaient avec des larges clairières et où le sol de couleur ocre vit ses broussailles alternativement ornées d'or ou de pourpre à perte d'horizon suivant que le caprice des saisons fit fleurir les genêts ou les bruyères.

A un âge plus avancé nous le trouvons à Enghien, où il accomplit ses humanités. Bien souvent plus tard il franchira encore la porte de son collège, soit pour y conduire à son tour un de ses fils, soit pour y présider l'Association des anciens élèves.

Après des brillantes études universitaires dont il poursuivit tout le cycle à Louvain, il y fut proclamé docteur en médecine, chirurgie et accouchements en 1899.

Il s'établit un moment médecin dans une petite commune du Plat pays, à Beauvechain dans le Brabant Wallon. Bien que l'exercice de la médecine campagnarde lui parut captivant et qu'il aimera plus tard à s'en rappeler des souvenirs savoureux, la perspective de rester une vie entière dans les limites étroites d'un village où toute vie intellectuelle était presque inexistante, devait bientôt lui peser. Le goût inné pour les belles-lettres et les arts qui n'avait fait que croître en lui tout le long de ses études — comme jeune écrivain il avait fréquenté les salons réputés de l'Abbé van der Elst — porta à diriger ses regards vers une ville dans les revues et les journaux lui apportèrent sans cesse les échos de sa gloire.

Paris au début du siècle était vraiment la cité d'opulence et de lumière, où les jeunes talents médicaux pouvaient mûrir et s'élever tout en polissant leurs pensées par la fréquentation de cercles et de salons où florissaient les sciences, les lettres et les arts.

Tricot travaille d'abord au laboratoire d'histologie du Professeur Mathias Duval, à celui de Loisel, puis au laboratoire de bactériologie du Dr Griffon. En même temps il se mêle

intimement à la vie littéraire et artistique de la Grande Ville, c'est ainsi que paraîtront plus tard un délicieux recueil de poèmes intitulé « Le Rouet fleuri » qui embaume de toutes les fleurs de la Campine, des contes de Noël, « Les Baies du Houx » où il sonde davantage l'âme populaire, tandis que ses voyages en Italie et en Espagne nous vaudront « Visions de Sicile » et « l'Ame espagnole ».

Il devait bientôt se spécialiser dans l'art dentaire et venir s'installer à Anvers où chaque jour vit croître sa clientèle et où il se fixera définitivement.

Ces premières années de notre siècle étaient des années heureuses que nos jeunes générations n'ont pas connues, mais que les anciens médecins évoquent avec une certaine mélancolie. C'étaient des années où les médecins ne se trouvaient pas menacés par une fiscalité excessive, où ils pouvaient mener une vie aisée sans être obsédés par le souci de ce que sera le lendemain. Les médecins trouvaient le temps, malgré leur travail absorbant, de s'évader de leurs occupations routinières. C'étaient des années de rayonnement intellectuel profond où les hommes de science s'efforçaient en parfaissant leurs connaissances, d'entretenir le prestige de leur pays et de contribuer à son enrichissement.

Tricot, réveillé par la nostalgie de l'inconnu, reprend ses voyages, tantôt en Orient, tantôt dans le Nouveau Monde.

Il retourne fréquemment à Paris, où il s'était créé de solides amitiés. C'est là qu'il fit la connaissance de Mademoiselle Royer, la fille du peintre Lionel Royer. Ce fut ainsi « que la fille du Maître choyé du pinceau devint l'épouse attentive du médecin, ami des lettres ». Il peut être dit que sa femme a été pour lui une compagne admirable de tous les instants, sachant concilier avec grâce les devoirs d'une excellente maîtresse de maison avec ceux d'une collaboratrice éclairée de son mari et qui jusqu'à son dernier jour l'a entouré des soins les plus touchants.

En 1914, Tricot-Royer donna à la Sorbonne, à l'occasion du quatrième centenaire d'André Vésale, une conférence qui connut un succès retentissant. Ce succès aiguise peut-être le goût qu'à travers la littérature et les arts il commençait à vouer à l'histoire et plus particulièrement à l'histoire de la médecine.

Après avoir accumulé au cours de la première guerre mondiale, une foule de renseignements puisés dans les archives et les collections publiques et privées, il conçut l'idée de réunir les médecins historiens de la médecine de tous les pays qui avaient résisté à l'envahisseur, dans un Congrès international. Pèlerin

tenace, il vole, aussitôt le pays libéré, à Paris chez ses anciens amis, frappe à toutes les portes, convainc tous ceux qu'il rencontre.

Le premier Congrès International d'Histoire de la Médecine, qui se tint à Anvers en 1920, connut une réussite qui dépassa toute espérance et cette circonstance heureuse lui permit de constituer l'année après la Société Internationale d'Histoire de la Médecine et de voir onze nouveaux congrès succéder au premier (Paris 1921, Londres 1922, Bruxelles 1923, Genève 1925, Leyde 1927, Oslo 1928, Rome 1930, Bucarest 1932, Madrid 1935, Zagreb 1938 et Amsterdam 1950). Chaque fois il se révéla être un organisateur d'élite, un collaborateur actif ; ses communications étaient de premier choix, sa critique redoutée. Il peut être dit que sa forte personnalité marqua de son sceau toutes les grandes réunions internationales successives, où sa parole imposa le silence, son nom le respect, sa critique la crainte, mais si elle était quelquefois sévère elle était cependant toujours juste. On peut dire qu'il apporta un peu de sa patrie partout où il se rendit et l'hommage rendu à sa personne rejaillira sur tout notre pays et plus particulièrement sur l'Université dont il allait faire partie.

En 1925, en effet Nosseigneurs les Évêques, le nommèrent Maître de Conférences à l'Université de Louvain et le chargèrent du cours d'Histoire de la Médecine.

C'est à ce moment que j'appris à faire sa connaissance, et dans des circonstances que j'aime à rapporter.

Un jour, je me trouvais sur le quai de la gare de Louvain en compagnie du Prof. Nelis qui attendait le Docteur Tricot-Royer pour l'accompagner à l'Institut Vésale où il donnait son cours d'Histoire de la Médecine. Le voyant descendre du train, le Prof. Nelis m'apostropha en disant : « Je vais vous présenter à mon ami Tricot. » Tandis que ce dernier m'avance la main que je serrai timidement, le souvenir de quatre vers que quelques années auparavant j'avais reçu comme sujet de rédaction au cours de mes études moyennes et attribués à un certain Monsieur Tricot, traversèrent mon esprit en éclair et je lançai sans coup férir à la tête du Maître :

« J'ai vu s'en aller mon berceau
Vers un logis de pauvre femme
J'ai senti s'accrocher mon âme
Au pli fané du vieux rideau. »

Je m'apprêtais à fuir après avoir rougi jusqu'aux oreilles. Mais un large sourire ne tarda pas à éclairer le visage de mon voyageur et se rappelant les strophes que trente ans auparavant

il avait ciselées pendant ses études universitaires, il m'accueillit avec une grande sympathie. Cette sympathie ne tarda pas au cours des années suivantes, à se transformer en une amitié profonde, que la mort ne pourrait affaiblir.

Disons que Tricot-Royer se consacra entièrement à son enseignement. Ce ne furent cependant pas des auditoires nombreux qui suivirent ses conférences, il en est d'ailleurs de même dans les universités étrangères. Par ces périodes incertaines que nous traversons, les valeurs spirituelles et morales sont de plus en plus mis en péril par la recherche sans efforts de profits matériels. La grande masse des étudiants d'aujourd'hui ne s'intéressent presque plus qu'aux matières sur lesquelles ils seront interrogés ou devant servir directement à exercer leur métier. L'étude passionnante du passé de notre art reste et restera l'apanage d'une élite. C'est devant elle, que le Maître fit défiler les grandes époques de notre histoire en signalant à propos de chacune d'elles ses médecins célèbres, ses grandes découvertes et tout cela en suivant un plan qui lui était cher et conformément à des principes dont il ne s'est jamais départi, la recherche d'une exactitude rigoureuse et de la vérité scientifique.

Rattachant constamment le passé au présent, il s'efforça de refaire le diagnostic ancien à l'aide du diagnostic moderne et de développer l'esprit critique de ses auditeurs. En même temps il espérait ne pas voir ses élèves limiter leur ambition à devenir des simples hommes de métier, mais essayer plutôt de se préparer à exercer plus tard leur profession comme un art à la façon d'un artiste et de voir en même temps leur situation en gagner en dignité et en distinction.

Ce fut à peu près à cette même époque que les médecins d'Anvers d'abord, les médecins du pays tout entier ensuite, l'appelèrent à tour de rôle aux fonctions de Président du Cercle Médical d'Anvers et de la Fédération Médicale Belge.

Ce fut sous sa présidence, au milieu de l'évolution sociale qui suivit la première guerre mondiale, que furent abordées plusieurs grandes questions qui aujourd'hui encore et surtout, conditionnent l'exercice de la médecine.

Il maintint en honneur les grands principes qui sont à la base de la charte médicale belge et conserva intact le patrimoine d'honneur, de dignité, de générosité et de dévouement, qui de tout temps fut l'apanage de notre Corps médical. Il posa d'autre part les premiers jalons vers la réalisation des œuvres de Prévoyance et d'Entraide qui fonctionnent aujourd'hui au sein de notre organisation professionnelle nationale.

Ses mandats terminés, la gratitude de ses confrères se témoigna par son élection par acclamations comme Président d'Honneur du corps médical. Il ne cessera d'ailleurs jusqu'à sa mort, de s'intéresser aux problèmes de la défense professionnelle.

En 1942, au moment où il était arrivé à un âge où beaucoup auraient déjà songé à la retraite, il accepta lorsque Delchef venait de renoncer à la direction du Journal Belge des Sciences Médicales « Le Scalpel », de reprendre sa succession. Mission difficile entre toutes, d'essayer de faire paraître sous l'occupation un journal purement scientifique, tout en éliminant toutes les collaborations suspectes qui pouvaient s'offrir. Il annonça dans son éditorial « Le Scalpel gardera l'orientation saine et droite qui lui a été imprimée dès sa fondation en 1848. » Il devait tenir parole.

La libération ne devait cependant pas mettre fin à ses soucis. Des restrictions de papier et de tout genre, vinrent retarder la réparation du Scalpel. Mais bientôt le Docteur Tricot-Royer, poursuivant inlassablement ses efforts, présidera à sa renaissance et à son développement progressif.

Il nous faut maintenant mettre en lumière la valeur immense de son œuvre scientifique.

Signalons tout d'abord qu'il contribua grandement par ses écrits à mettre en lumière le passé glorieux de l'ancienne Université de Louvain et qu'il retraça l'histoire de la Faculté de Médecine dans une étude qui vint judicieusement compléter celle que Broeckx avait publiée à peu près un siècle auparavant. En même temps il s'intéressa plus particulièrement à la vie et à l'œuvre d'Yperman, de Jean de Saint-Amand, Jacques Despars, Vésale, Vopiscus Fortunatus Plempius, Van Helmont, Rega, Palfyn et Van Duyse.

D'autre part il publia plusieurs travaux sur l'histoire des maladies pestilentiellles et particulièrement de la lèpre, qui lui valurent les éloges de l'Académie Royale de Médecine de Belgique et qui demeureront des bases essentielles que tous ceux qui étudieront ces questions seront appelés à consulter.

En collaboration avec le Professeur Charles Nelis de Louvain, il s'intéressa à l'identification des ossements des ducs de Brabant retrouvés à Louvain, Villers la Ville et Affligem et après avoir participé ou dirigé lui-même les fouilles il en retraça en de récits passionnants, parus dans « Aesculape », l'histoire particulièrement captivante.

Délégué par le Comité Belge d'Histoire des Sciences au III^e Congrès International d'Histoire des Sciences au Portugal

en 1934, il prit une part importante aux travaux de cette Assemblée. C'est de cette époque que datent plusieurs travaux intéressant l'étude de la médecine à bord des caravelles célèbres ou en rapport avec elle : La belle aventure de Guy Tachard, Jésuite et physicien du Roi ; Les observations ethnographiques, médicales et hygiéniques de Pigafetta, chroniqueur de Magellan ; Les « colloquios » de Garcia d'Orta aux officines Plantin, à Anvers ; La flore médicale de Goa ; La Physiographie du Brésil ; etc.

En 1936, Tricot-Royer fut nommé Membre de l'Académie Internationale de l'Histoire des Sciences.

En 1937, Istamboul commémore le 9^e centenaire d'Avicenne. Nous y retrouvons Tricot-Royer mettant en relief parmi les savants de langue arabe, l'influence considérable que prirent les savants turcs — à côté des persans, des grecs, des syriens, des juifs et des arabes proprement dits — à l'expansion des sciences et des institutions médicales dans la deuxième moitié du Moyen Age.

Tout ce qui touchait de loin ou de près le passé de la médecine retenait son attention. C'est ainsi qu'au sein de la Société Internationale d'Histoire de la Médecine, il créa et présida la Commission Jean Cantacuzène pour l'étude du folklore médical. Dans ce domaine sa contribution restera particulièrement précieuse, surtout en ce qui concerne le folklore national. Notons parmi ses travaux intéressant le folklore : Le bilan du traitement de la rage — Le culte de St Hubert en Belgique — La figuration de l'âme dans l'art chrétien — Les Gisants macabres — Le folklore médical belge — Le Droguier médical belge — La médecine religieuse en Belgique.

Le Docteur Tricot-Royer avait également fondé en 1922, Yperman, le bulletin de la Société Belge d'Histoire de la Médecine. D'autre part, signalons encore parmi ses titres scientifiques dont nous n'avons pas encore parlé, qu'il était docteur honoris causa de l'Université d'Alcala de Hénarès (1935), fellow of the Royal Society of Medicine de Londres (1924), Membre d'Honneur de la Vereniging voor Geschiedenis van Genees-, Wis- en Natuurkunde de Leyde (1926), Membre d'Honneur du Collège des Médecins de Madrid (1935), Membre d'honneur de la Société d'Histoire Sanitaire de Yougo-Slavie (1937), Membre d'Honneur de la Société de Médecine de Suède (1932), de la Société d'Histoire de la Médecine de Roumanie (1932), de Grèce (1932), du Portugal (1935), du Brésil (1936), de Turquie (1938), d'Argentine (1941). Membre des Sociétés d'Histoire de la Médecine de France et d'Italie, Membre du

Comité Belge d'Histoire des Sciences et Membre correspondant de l'Académie Internationale de l'Histoire des Sciences.

Tandis que parmi ses distinctions honorifiques nous relevons qu'il était porteur de la Croix d'Officier de la Couronne, Chevalier de l'Ordre de Léopold, Chevalier de la Légion d'Honneur, Officier de la Couronne d'Italie, Chevalier de l'Ordre de St-Jean de Latran, enfin qu'il était porteur de la Croix de Roumanie et de la cravate de Commandeur de l'Ordre de la République Espagnole.

Mais n'étant pas taquiné par une vaine ambition, il ne suscita jamais le moindre sentiment de jalousie et put acquérir tous ces titres et ces honneurs, sans en avoir sollicité aucun. Et s'il devait quelquefois s'en réjouir, c'était surtout pour l'honneur qui en rejaillissait sur les institutions dont il était le représentant.

Enfin, quelques mois à peine avant sa mort, grâce à son initiative, la Faculté de Médecine de Louvain, se vit doter d'un Musée d'Histoire de la Médecine, auquel il fit le don généreux de précieuses collections qu'il avait rassemblées de longue date.

Tels furent la vie et le mérite de cet homme de bien qui, d'une part dans l'exercice de sa profession s'appliqua sans relâche à se rendre plus secourable aux hommes, tandis que d'autre part il mit ses qualités de cœur et d'esprit à la disposition de la science.

En sondant le passé obscur quelquefois, mais toujours glorieux de notre art, en tirant de ses recherches minutieuses des leçons captivantes et fécondes qui profiteront aux générations présentes et futures, en apportant au monde savant le fruit de ses recherches et le cachet de sa forte personnalité, il a bien mérité de la patrie et a rehaussé le prestige des institutions qu'il a servies.

L'Occident gardera son nom, ceux qui l'ont connu vénéreront sa mémoire.

Catholique fervent, il s'est endormi pour toujours dans la foi de ses ancêtres, et par la mort la plus douce il a rendu à Dieu et à la terre ce qu'il en a reçu.

Son corps repose à l'ombre du clocher de son village, dans cette terre qui un jour porta son berceau, son âme d'élite a sans doute déjà rejoint l'Éternelle Clarté du Rédempteur !

Dr F. A. SONDERVORST,

Maître de Conférences à la Faculté de Médecine.
